

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

TRENTE-TROIS

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 33

– Le mot du Président

- *Le voyage au Ruau ...* par B. Dunner
- *... et ce qu'il s'ensuivit*
- *À bâtons rompus*, par B. Duval et T. Bastit

– Échos et nouvelles :

- *Fourré au ciné : La femme-bourreau*
- *Postérité de Philippe Audoin*
- *Ex voto* : la parution d'un inédit fourréen

LE MOT DU PRÉSIDENT

Voici le *Fleur de Lune* de ce printemps, aussi tardif que lui, cette année. Mais enfin il est là, et nous espérons que son contenu, copieux, vous réjouira.

Vous allez avec nous découvrir le Ruau, la maison de famille où Maurice Fourré, à la fin de la guerre, a mis la dernière main à l'écriture de son *Rose-Hôtel* ; et avoir une première idée des trésors que nous en avons rapporté. Il y en a bien d'autres, et nous essayons de commencer à établir un catalogue complet des archives conservées par la famille dans cette maison, historique à plus d'un titre.

Pour l'heure, ce sont quelques lettres, importantes, que nous publions dans ce numéro. Elles éclairent (notamment celles de Carrouges), bien des aspects de la personnalité de l'écrivain, laissent deviner le charme qu'il savait exercer sur ses interlocuteurs, suscitent plusieurs questions, entre autres celle de son rapport à la religion – un jour, quand nous le pourrons, il nous faudra consacrer tout un article à ce sujet. De biais, elles nous informent aussi sur des faits extérieurs à la vie de Fourré : ainsi, par exemple, nous apprenons par certaines de ces missives le point de vue de Michel Carrouges sur "l'affaire" qui porte son nom et qui s'est conclue sur son éviction du groupe surréaliste.

Qu'est-ce donc que l'écriture fourréenne ? De quelles influences a-t-elle pu se nourrir ? Que nous apprend-elle, que nous apporte-t-elle ? On en parle dans *Fleur de Lune*, à la faveur d'une conversation au débotté entre deux membres de la rédaction ...

Et vous apprendrez aussi des nouvelles, des anecdotes, des coïncidences concernant Maurice Fourré.

Encore et toujours.

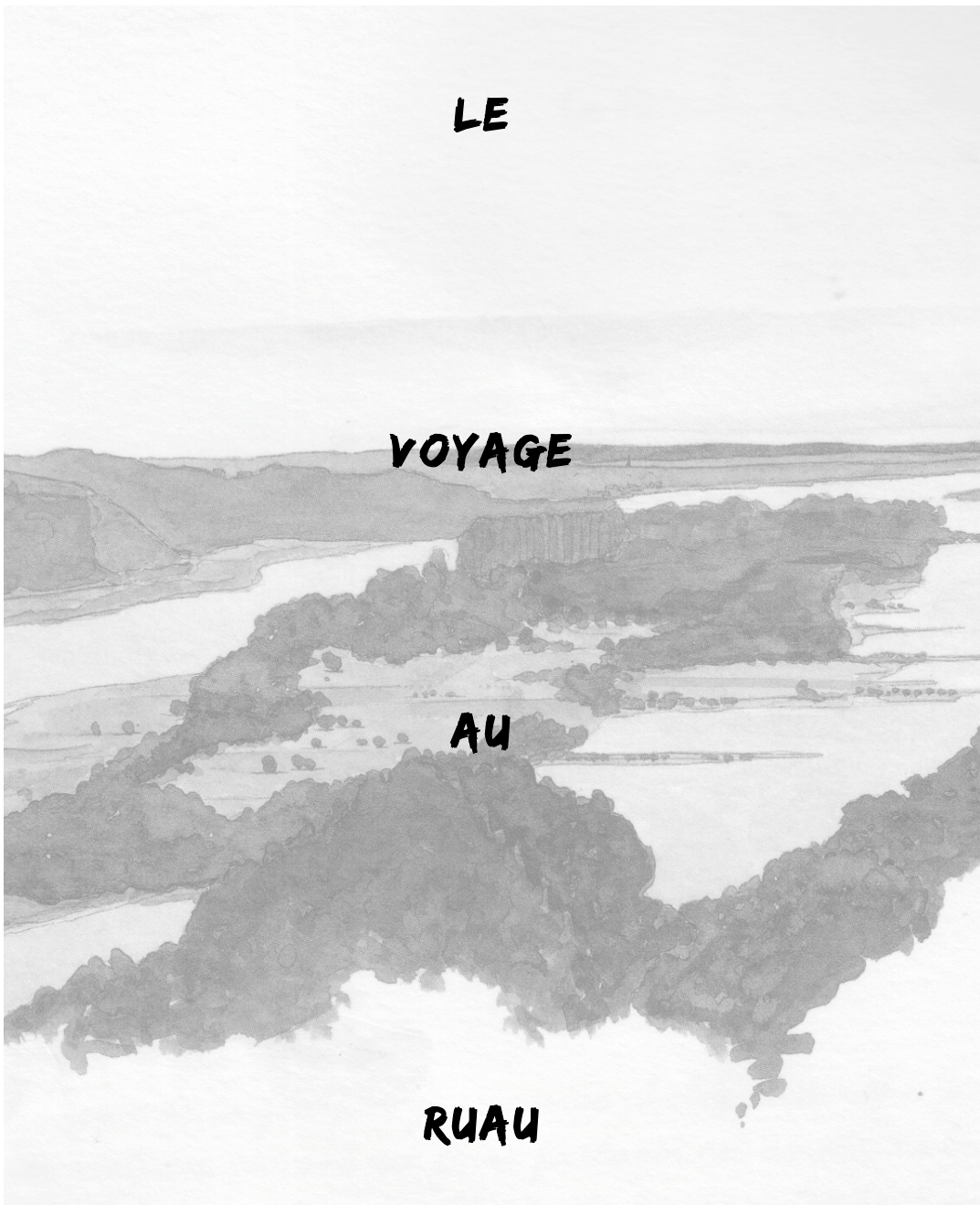
Bonne lecture à tous !

LE

VOYAGE

AU

RUAU



LE VOYAGE AU RUAU ...

... Vient 1944. Les bombardements d'Angers dérangent Fourré. Ce n'est pas qu'il ait peur : il a simplement d'autres chats à caresser. La couvaison de *La Nuit du Rose-Hôtel* touche à son terme. Il y met, tendrement j'imagine, la dernière main. Cette ultime opération exige le silence. Il se replie dans la demeure de son neveu, Jean Petiteau, située dans un site agreste (au point d'en faire oublier les horreurs martiales) près des Ponts-de-Cé. C'est là qu'un soir d'août, aux bougies, il fait aux hôtes assez nombreux de la maison une lecture de *La Nuit du Rose-Hôtel* ...¹

Les lignes qui précèdent sont extraites de *Maurice Fourré, rêveur définitif*, seul essai biographique à ce jour consacré à Maurice Fourré, par Philippe Audoin. L'épisode est bien connu des fourréens : c'est l'instant fondateur où Fourré se reconnaît (et est reconnu) écrivain, et où, grâce à son auditoire, plus au fait qu'il ne l'est de la modernité, il découvre le lien qui l'unit au surréalisme (voire le surréalisme lui-même, dont il n'avait, en 1944, qu'une idée des plus nébuleuses : il rattrapera vite cette ignorance par une lecture accélérée et assidue de la revue *Minotaure*, et se proclamera désormais avec fierté : "surréaliste-sans-le-savoir").

Une nuit d'été bleue sous les étoiles, la rumeur lointaine des avions et des bombes autour d'Angers, les bougies allumées dans le salon d'une demeure isolée, les fantômes du Rose-Hôtel qui se lèvent entre ces vieux murs ... On peut rêver. On rêve.

¹ Les souvenirs de Jean Petiteau (cf *Fleur de Lune* n° 30) complètent et, sur certains points, contredisent le récit d'Audoin: "La lecture du RH s'est faite aux chandelles. Étaient présents les Petiteau, Jean Benoist, un professeur et son épouse. C'était le jour de son anniversaire [le 27 juin 1944, donc (NdE)]. Mme Petiteau le sollicite, puis le relaie dans sa lecture. Une fois dans l'escalier : "Vous êtes surréaliste !". Petiteau qui avait déjà lu des extraits l'avait rapproché de Jean Lorrain. Maurice en fut très mécontent ..."

Et puis, un jour, on rencontre la réalité. La maison du Ruau, où Fourré a lu quelques passages de son premier roman existe toujours, pareille à ce qu'elle fut en ces jours lointains, resserrée dans un vallon, au cœur d'un grand parc, aux bords de la Loire et du Louet, l'un de ses bras – un bras parfois armé, car ses inondations sont fréquentes et spectaculaires.



Le Louet près de Denée

Nous nous y étions rendus une première fois il y a bien longtemps déjà, pour les besoins d'un film sur Maurice Fourré². Nous y avons alors été accueillis par Mme Natalie François, la petite-nièce de l'écrivain. Nous avons souhaité y retourner, pour découvrir et, autant que possible, photographier, le précieux fonds d'archives Fourré que la famille conserve en ces lieux mêmes.

Nous avons pu, à la fin de l'année dernière, mettre enfin ce projet à exécution, grâce à la générosité des maîtres des lieux, M. et Mme François, qui nous ont ouvert toutes grandes leurs portes et leurs archives.

² *Chez Fourré l'Ange vint*, tourné par B. Duval, produit par les films Tonton Coucou. On peut le découvrir sur le site de l'AAMF

Merveilleusement installés dans la grande salle à manger, au milieu de tous ces papiers – manuscrits, cahiers de notes préparatoires, agendas, lettres, photos, coupures de presse, etc –, nous avons passé trois jours enchanteurs, en compagnie des œuvres, des mots, des livres et des rêves de Maurice. Nous étions cinq membres de l'AAMF à avoir fait le voyage, mais malgré nos efforts conjugués, la matière était si riche et si abondante qu'en trois jours nous n'avons pu qu'en effleurer une faible partie ... Nous reviendrons ! – si nos hôtes le veulent bien, s'ils ont une fois de plus la patience de sortir toutes ces liasses de leurs réserves, et de nous laisser nous installer chez eux pour quelques jours encore.

Nous ne manquerons pas de publier, dans un prochain numéro de *Fleur de Lune*, une première liste des documents que nous avons pu répertorier et photographier. Elle viendra étoffer sensiblement celle que nous avons déjà établie il y a deux ans³. En attendant, de la riche moisson ramenée de cette première incursion, nous publions, dans les pages qui suivent, quelques pépites : des lettres reçues par Maurice, dans les dix dernières années de sa vie, par des amis dont la présence et le soutien ont été décisifs : Julien Lanoë, Michel Carrouges ... Ainsi que la toute première critique (elle date de 1948 !) que nous connaissions du *Rose-Hôtel*, sous la plume fleurie d'un ecclésiastique angevin de ses amis, le chanoine Civrays. Et autres curiosités qui risquent fort de vous intéresser.



³ cf *Fleur de Lune* n° 29

... ET CE QUI S'ENSUIVIT

1. Les lettres de Michel Carrouges

... l'ensemble de sa correspondance croisée avec Fourré est très lacunaire : que sont devenues toutes les lettres écrites par Carrouges ? ...

Voilà quelques années déjà que nous nous posions cette question⁴. Eh bien, le voyage au Ruau nous a apporté la réponse : les voici, les lettres de Carrouges, retrouvées à cette occasion dans les papiers de Fourré. Elles ne sont pas au complet, malheureusement, puisque la plus ancienne ne remonte qu'à 1949 – alors que nous avons la preuve, par les diverses allusions relevées dans les lettres et les écrits de Fourré, que les deux écrivains se connaissaient déjà en 1948 (Carrouges a été invité à une des toutes premières lectures publiques du *Rose-Hôtel*, le 7 novembre 1948 à Paris) et peut-être même un peu avant, dès 1947. Mais les lettres retrouvées au Ruau couvrent peu ou prou toute la période de leur amitié, puisque la dernière, émouvante à plus d'un titre comme on va le voir, est datée du 16 juin 1959, la veille de la mort de Fourré, qui ne l'a donc jamais lue.

Nous n'avons pas voulu alourdir inutilement ce numéro de *Fleur de Lune* en reconstituant ici l'ensemble (ou presque) de la correspondance croisée Fourré/Carrouges. Les lettres encore existantes du premier au second (nous n'en avons pas retrouvé d'autres depuis) ont été publiées et commentées dans le numéro 25 de notre bulletin. Au lecteur intéressé de s'y reporter et de renouer, s'il le souhaite, les fils d'un dialogue achevé depuis plus d'un demi-siècle.

⁴ Cf *Fleur de Lune* n° 25, "The red badge of Carrouges"

22 mars 49

Cher Monsieur,

Je n'oublie pas moi non plus les heures si agréables que vous avez bien voulu nous faire passer au Littré en votre compagnie et votre aimable passage chez moi.

Ce sont pour moi des événements qui datent ma vie. Depuis votre venue, je puis vous dire en effet que de nouveau j'ai relu *La Nuit du Rose-Hôtel* et plus je la relis plus j'y découvre de nouvelles et complexes richesses. Il y a si peu de livres pourtant – proportionnellement à la masse de ce qui paraît – qui supportent victorieusement pareille épreuve (surtout croyez-moi et ne pensez pas que je dise cela par flatterie. D'abord parce que ce genre de procédé m'est totalement inconnu et j'ai payé d'assez d'ennemis ce refus pour avoir le droit de m'en prévaloir quand c'est le moment. Ensuite, c'est un fait, vous avez écrit non seulement un beau livre, mais un livre tout à fait extraordinaire. Mais si l'amitié n'intervenait pas ici, la passion de la vérité et de la création poétique m'enjoindraient de le dire devant vous comme sans vous. Et bien d'autres que Breton, Gracq, Roinet et moi le rediront.

Hier soir avec de nouveaux amis nous relisions *Menue marmotte endormie* ... et bien d'autres phrases et tous étaient émerveillés. La poésie, la vraie poésie est une chose tellement exaltante et resplendissante, tellement mal imitée par tous les malheureux, attendrissants et révoltants, qui s'efforcent de la singer dans les millions de volumes publiés, que découvrir une authentique et toute nouvelle constellation poétique, celle qui se lève avec vous, par vous sur l'horizon de la Loire ne peut pas ne pas nous ensorceler.

Je ne sais comment vous remercier de m'avoir confié l'un de vos exemplaires afin de me permettre, avant même la parution imprimée, de le relire et de le méditer. J'ai beaucoup [?] à le [fêter ?] et à y réfléchir. Déjà je vois dans la galerie des grandes œuvres dont je tente d'apporter l'initiation quelle place il occupera.

Vous dirais-je alors, que dans le n° sur Jules Verne, que je mets enfin au point, j'aurais eu la plus grande joie d'insérer ne serait-ce que 2 ou 3 pages de vous. Je ne veux absolument pas insister en ce sens si véritablement vous ne sentez pas la *nécessité poétique* d'écrire ces 2 ou 3 pages, mais je me souviens que dans nos conversations le nom entre autres évoqué de Jules Verne aurait suffi à me montrer que vous goûtiez profondément la beauté de son œuvre. Donc, ne faites rien là dessus par complaisance ni amitié, mais si vous-même en aviez envie, cédez à ce désir et envoyez-moi ces quelques pages. Bien entendu vous diriez ce qu'il vous plairait. Il n'y aurait aucune difficulté pour le faire cadrer avec le reste du numéro.

Quant à Angers, je serais en effet très heureux d'avoir l'occasion d'y revenir et ceci sous vos auspices

Hier soir j'ai confié *La Nuit du Rose-Hôtel* à Michel Butor pour qu'il puisse la lire entièrement. Il en grillait d'envie.

Avec mon très cordial et dévoué souvenir que je vous prie d'agréer.

Michel Carrouges

PS : Breton ne perd pas du tout de vue votre manuscrit ni l'édition de la collection où il doit figurer.

Samedi Saint
1949⁵

Cher Monsieur et ami

Je reçois avec joie ces deux cartes qui me sont précieuses puisqu'elles m'évoquent à la fois Angers, lieu deux fois d'angoisse et de poésie pour moi, votre amitié qui si singulièrement me demeurait invisible lors de mes passages à Angers – je savais que cette ville apparemment douce et anodine contenait un foyer d'authentique merveilleux, mais tandis que j'y étais nul fil d'Ariane n'a su me conduire au delà du labyrinthe vers les pommes d'or et il a fallu de longs détours au loin et d'incroyables intervalles de temps pour que nos trajectoires se rencontrent – l'annonce de la prochaine surgie grâce à Breton de de cette première pomme d'or, le théâtre d'ombres – et de lumières – de la *Nuit du Rose-Hôtel*, et enfin cette fête de ténèbres et d'éblouissements, la Pâque qui nous affirme avec une âpre et solennelle puissance l'heure de la joie absolue.

Et maintenant que j'ai dit ma joie présente, il me reste à confesser ma sottise. Pourquoi vous ai-je ennuyé en vous demandant si vous vouliez peut-être rédiger un petit écrit pour vous joindre à notre hommage à Jules Verne ? Alors qu'il me suffisait de relire votre lettre du 25 novembre dernier pour voir que votre propre hymne sur ce maître vainement bafoué était déjà, d'un jet, jailli de votre être. Je l'avais lu avec émotion, car il souligne à la fois certaine géométrie bouleversante dans l'espace et cette délicieuse parabole du dénouement qui sont parmi les plus profonds leit-motiv [sic] de l'œuvre vernienne que vous avez du premier coup senti, mais l'infirmité de mon esprit ne s'est pas avisée avant ces 2 ou 3 derniers jours qu'il suffisait de l'extraire de votre lettre – bien digne du Rose-Hôtel – pour l'insérer au cœur de notre Hommage.

Est-ce abuser cette fois de votre parfaite courtoisie que de vous demander simplement la permission de pratiquer cette "même" opération qui me paraît devoir être indolore et sans complications ?

Je vous conjure de ne pas m'en vouloir si je reviens à la charge, mais dans des conditions tout autres et si je vous demande simplement de sanctionner ce que vous avez déjà fait.

⁵ soit le 16 avril 1919

Voici d'ailleurs ci-joint copie conforme de l'extrait que j'aimerais reproduire. Il vous suffirait de le lire pour le vérifier et de me répondre seulement ces 3 lettres : OUI. Et tout serait fait.

Nous pourrions l'intituler Témoignage ou Lettre ouverte ou comme vous voudrez.

À bientôt j'espère le plaisir de converser encore avec vous et croyez je vous prie à l'expression de ma plus vive sympathie.

Michel Carrouges

18/1/50

Bien cher ami,

Votre lettre me montre une fois de plus avec quelle bonté vous vous dévouez pour vos amis. J'en suis très touché et reconnaissant. Il est entendu, d'ailleurs, que je viendrai à Angers le 22 février. (J'en ai averti Mlle Courville) – ce sera le jour de mes 40 ans. Virage étrange et qui me surprend vivement.

Au sujet de nos derniers entretiens, je pense que j'ai fort mal fait de vous dire de vive voix à quel point j'étais ému de cette merveilleuse confiance intime que vous m'avez prodiguée. Non vaine curiosité, mais entraîné simultanément par toute mon admiration pour le Rose-Hôtel et par cette secrète étoile d'Epiphémi [? Épiphanie ?] qui nous conduit ensemble, j'ai conservé un souvenir inoubliable de ce long pèlerinage que j'ai fait sous votre gouverne, vers les Arcanes du Rose Hôtel.

Il y a là pour moi quelques heures capitales où j'ai eu la joie de n'être qu'un élève pour progresser davantage sur un chemin où j'avais jusqu'ici la douleur d'être seul. Vous n'imaginez pas quelle force d'espoir, quelle sûreté de pas vous m'avez insufflé. Laissant seulement de menus détails aux lecteurs pressés qui nous servaient de prétexte, il sera possible beaucoup plus tard de transmettre à d'analogues pèlerins le sens le plus profonde de cette magnifique victoire qui est vôtre. Soyez ménager de vos forces et de votre temps, nous avons tous grand besoin de vous. Avec mes très cordiaux et dévoués sentiments.

Michel Carrouges

Bien cher ami,

Je vous annonce que sinon l'interview, du moins mon article sur le Rose Hôtel paraîtra bientôt dans la revue « Monde Nouveau ».

D'autre part la Vie Intellectuelle va publier bientôt, je crois, un article que j'ai écrit sur le Rose-Hôtel, sous le titre « le sphynx (sic) de l'humour rose », pour répondre à M. André Rousseaux⁶.

Je dois vous dire aussi que de vifs incidents viennent d'éclater au groupe surréaliste à mon sujet. Après une longue période de calme, il y a eu une violente manifestation d'une *fraction* du groupe lors d'une conférence que j'ai faite au Centre Catholique des Intellectuels. Il en est sorti une si confuse agitation après (je veux dire le lendemain, car j'ai quand même pu dire toute ma conférence dans le calme) que Breton a décidé de suspendre les réunions du groupe.

L'attitude de Breton et d'un certain nombre de ses amis est restée parfaitement amicale et loyale, mais la situation leur est apparue insoluble, car ils désapprouvaient la manifestation et cependant ils ne pouvaient me donner raison en principe.

Je vous en préviens pour que vous soyez au courant, mais Breton est si accablé de lettres et d'histoires qu'il est préférable de ne pas lui en écrire. D'autre part je tiens essentiellement à ce que la presse catholique ne prenne pas l'initiative d'en parler. Cela (rature) ne ferait qu'envenimer les choses. Tout est assez compliqué comme cela ! Je vous prie donc de ne pas parler de cette confidence. [*cette dernière phrase en rajout, note du transcripteur*]

À bientôt, très cher ami, j'espère que vous continuez à bien vous porter et vous prie de me croire votre très affectueusement dévoué

Michel Carrouges

⁶ André Rousseaux avait consacré une critique assez grincheuse au *Rose Hôtel* dans le *Figaro littéraire* le 22 novembre 1950.

Bien cher ami,

Je suis très touché de votre constant souvenir et de votre profonde sympathie. C'est mal à moi de me laisser si souvent devancer par votre amical appel, mais vous savez ce qu'est ma vie dans cet incessant tourbillon, je ne me laisse pas emporter par lui, je reste au centre mais tout autour de moi il ne cesse de s'agiter et de manger mes instants.

Je puis en tous cas vous dire que c'est immense pour moi de recevoir ainsi l'encouragement fidèle de votre amicale bienveillance pour moi.

L'agitation des débris du groupe surréaliste a fort mal tourné, il est quasi écrasé, volatilisé et Breton et moi nous sommes à l'état de rupture violente par suite d'une défaillance subite de Breton due à ses vieux préjugés antireligieux et à l'impulsivité un peu trop juvénile de son caractère. J'ai d'ailleurs été fidèlement soutenu par quelques amis dont la loyale amitié ne s'est pas démentie une seconde. Tout cela d'ailleurs n'est pas tellement grave et j'ai la plus solide confiance dans l'avenir.

J'attends avec impatience le n° de Monde Nouveau-Paru qui doit publier ma note sur le Rose-Hôtel, je pense qu'il ne va plus beaucoup tarder. Quant à la Vie intellectuelle, ce sera plus long, elle est d'une lenteur extrême.

Et maintenant je m'associe avec vous dans la joie unique de Pâques et je vous adresse mon souvenir le plus fidèle et le plus cordial.

Michel Carrouges

Ma femme et mes enfants se joignent de tout cœur à mon souvenir pour vous.



29.3. (???) 51

(Carte postale représentant "un bouquet peint avec la bouche et les pieds")

Bien cher ami,

Nous avons été très heureux de votre aimable souvenir et de vos nouvelles et c'est de tout cœur que tous ceux ici présents et les autres, dispensés, vous envoient leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Fidèlement à vous,

Michel Carrouges
Yette Carrouges
Jean-Louis
Martine
François
Thérèse

8 juin 53

Très cher ami

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles et que nous ne vous avons vu à Paris. Je voudrais bien savoir comment vous allez et je regrette vivement le temps où vous bavardiez longuement avec moi, avec tant de gentillesse, et en me communiquant un peu de votre sagesse.

Il y a plusieurs mois que je pense à vous écrire, mais je me suis – encore une fois – laissé submerger par les travaux (je suis en train d'achever la vie de Foucauld), mais nous sommes maintenant dans le mois de votre anniversaire et il sera temps bientôt de le fêter.

Envoyez-moi vite un petit [?? mot ?] pour que j'aie un signe d'amitié de vous et croyez-moi tous les jours votre très cordial, respectueux et fidèle

Michel Carrouges

Carrouges
61 avenue de La Motte Picquet
Paris XV



8 juillet 1953

Bien cher ami,

D'abord, pour ne pas oublier les renseignements que vous me demandez

René ALLEAU, 24, rue Lamandé, Paris XVII,

Michel BUTOR, 107, rue de Sèvres, Paris VI

Brigitte DAVID et Aimé PATRI, 15, rue Ernest Cresson, Paris XIV.

Ceci dit, je ne puis ajouter qu'une chose : notre joie à tous de vous voir revenir parmi nous à Paris. La soirée et l'après-midi que nous fûmes quelques-uns à passer avec vous restent pour nous inoubliables. Je vous le dis sans fard, tel que je le pense. Votre humour n'est pas la moindre part de votre sagesse. Soyez bien certain que rien du message essentiel que vous nous avez adressé dans le Rose-Hôtel n'est perdu et que vous l'avez de mieux en mieux éclairé lors de votre passage. Notre plus grand plaisir a été de voir avec quelle amicale confiance vous vous adressiez à nous tous comme si nous vous connaissions depuis de longues et interminables années. Je parle de plaisir, mais soyez sûr aussi – vous l'étiez déjà – que c'est aussi avec notre plus intime respect que nous avons accueilli ces confidences. Peu importe si certains de vos lecteurs érudits et superficiels n'ont pas su vous lire ; il est trop clair et ce qui fait que votre livre est une œuvre au sens le plus fort du terme qu'elle est le fruit d'une immense épreuve humaine et poétique surmontée avec en fin de compte le sourire.

Sans vous connaître directement, nos amis absents : Louis Paul Guigues, ainsi que Monique Fong ont beaucoup regretté de ne pas être des nôtres avec vous. Ce sera pour la prochaine fois.

Et maintenant, vive « Tête de Nègre » : nous l'attendons tous avec impatience.

Votre très cordial et respectueux

Michel Carrouges

Lundi 23.2.59

Bien cher ami,

Je vous confirme mon arrivée mercredi 25. Je prendrai le train à 14h35 à Montparnasse pour être à Angers à 17h58.

Le chanoine Lagrée, qui a tout organisé pour cette conférence, a eu l'amabilité de nous inviter pour le dîner à la Faculté qui précèdera la conférence et où je vous retrouverai avec grande joie en attendant de passer la nuit chez vous comme vous avez l'extrême bonté de me le proposer une nouvelle fois*.

À midi le lendemain, j'ai dû accepter l'invitation à déjeuner d'une de mes nièces qui habite votre ville depuis quelque temps, mais nous aurons encore l'occasion de nous retrouver, je compte en effet ne partir qu'après dîner le 26 au soir.

Avec l'affection et le respect de

Michel Carrouges



* il a dû d'ailleurs vous voir depuis un ou deux jours.

16 juin 59

Bien cher ami,

Étrange situation où je suis. Un peu fantomatique. Par rarissime exception je puis et veux écrire ce mot, mais il m'est interdit de lire et d'écrire à cause de nouveaux accidents aux yeux. J'en ai pour trois mois au moins à ce régime. Et mon livre sur les soucoupes s'achève quand même, vaille que vaille, grâce à ma femme, mes filles et nièces qui font les secrétaires bénévoles à qui je dicte pendant qu'elles se relaient. Ni malade ni bien portant j'avance dans un étrange inconnu mais je pense à l'aimable date du 27 pour laquelle j'espère comme de coutume vous retrouver et fêter l'immuable verdeur de votre humour rajeunissant pour tous. « Tête de Nègre » va-t-il sortir et revenez-vous à Paris ? Ou me donnez-vous rendez-vous à Angers ?

Bien affectueusement vôtre,

Michel Carrouges





*les cahiers
de la pléiade*

Automne 1949

Couverture du numéro de l'automne 1949 des *Cahiers de la Pléiade*, envoyé par Maurice Fourré à Julien Lanoë avec la dédicace reproduite ci-après

2. Les lettres de Julien Lanoë

Fleur de Lune s'est précocement intéressé à Julien Lanoë : dès son numéro 12-13, largement consacré au sujet, avec un copieux "Dossier spécial Maurice Fourré/Julien Lanoë : une amitié nantaise". Nous invitons le lecteur à s'y reporter (version papier ou internet, sur le site de l'association⁷). Il y (re-)découvrira nombre de documents intéressants, dont cinq lettres de Fourré à Lanoë – que notre regretté président Jean-Pierre Guillon présentait ainsi :

Voici à présent la correspondance : à ce que j'ai pu voir chez M. Petiteau, les lettres de Julien Lanoë à Maurice Fourré se sont envolées je ne sais où, en tout cas n'ont pas été retrouvées. Dans son étude du *Soleil Noir*, par contre, Philippe Audoin en reproduit trois, de l'Angevin Fourré au Nantais Lanoë ... Mais l'auteur de *Maurice Fourré, rêveur définitif* n'avait pas eu le temps d'examiner le reste de la correspondance. Alertée par mes soins en 1988, Mme Lanoë eut la gentillesse de me donner copie des lettres que son mari avait conservées de Maurice Fourré, m'en promettant d'autres (car elle était sûre qu'il y en avait d'autres), qui ne me sont jamais parvenues. Au nombre de cinq, celles-ci, que voici, couvrent les années 1952 à 1954 et intéressent plus directement *La Marraïne du Sel* et *Tête-de-Nègre* ...

Eh bien, si ! – dans notre fructueuse chasse au trésor au Ruau, nous les avons retrouvées, ces lettres de Lanoë à Fourré. Peu nombreuses, certes, la dernière datant du 12 février 1951. Il y en a eu sûrement d'autres, beaucoup d'autres, puisque Fourré écrivait encore à son ami nantais au printemps 1956 (lettre publiée par Philippe Audoin, et datée d'Angers, "ce lundi de Quasimodo, 56"), et que tout porte à croire que cette correspondance ne s'est interrompue qu'à la mort de Fourré, trois ans plus tard.

Les lettres que l'on va lire sont donc précieuses par leur rareté même, puisqu'à ce jour, ce sont les seules que nous possédions de la main de Julien Lanoë.

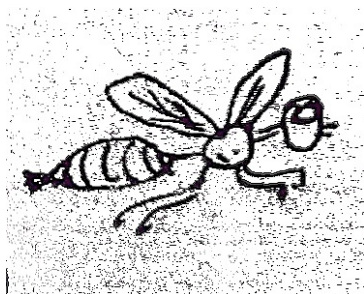
⁷ <http://aamf.tristanbastit.fr/>

Rappelons rapidement quelques faits, pour une meilleure compréhension de leur contenu : Julien Lanoë (1904-1983), amoureux des arts et des lettres, animateur de la NRF dans l'entre-deux-guerres et président pendant trente-cinq ans de la Société des Amis du Musée des Beaux-Arts de Nantes, auteur en 1928 d'un seul livre, un essai sur la littérature de son temps intitulé *Vacances*, a fait la connaissance de Maurice Fourré en deux étapes.

La première fois (il le raconte lui-même à Philippe Audoin), c'était "aux alentours des années 1925 ou 1930", lors d'un rendez-vous, "en tant que fournisseur", avec quelques représentants de la maison Fourré-Nau (quincaillerie en gros), dont "un seul se tenait en retrait ... le visage souriant de malice et de bienveillance" : Maurice, bien sûr.

Vingt ans plus tard, rencontrant à nouveau Fourré, cette fois à l'occasion de la sortie du *Rose-Hôtel*, il lui demandera quelques explications sur son rôle dans l'entreprise familiale, et en recevra cette réponse laconique :

"Difficultés en tous genres"⁸.



⁸ Cf Ph. Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Paris, le Soleil Noir, 1978. Le témoignage de Julien Lanoë sur Fourré (pp 20-22) mérite amplement que l'on s'y arrête

Pour Julien Lanoë
en hommage d'affection et de considération
et de gratitude

Un Nantais d'aujourd'hui
de cœur,
Maurice Fourré.

Le 8 Juin 1950

LA NUIT DU ROSE-HOTEL

(fragments)

par

MAURICE FOURRÉ

Heureux hasard : bien avant de découvrir la lettre ci-dessus, nous avons acquis ce numéro de la NRF – et précisément celui que Maurice avait dédié à J. Lanoë ! (NdE)

Julien Lanoë à Maurice Fourré

Nantes, 22, Bd Delorme

Lundi ?? (Très vraisemblablement le lundi 12 juin 1950, si l'on en croit la dédicace reproduite ci-après)

Cher Monsieur,

J'ai reçu hier le Cahier de la Pléiade que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et je me suis hâté vers la Nuit du Rose-Hôtel. Je m'y suis trouvé tout de suite en plein merveilleux, ce qui est un baptême de joie, mais aussi dans le pays de langue française le plus délicieux à vivre. Œuvre de poésie pure – où l'émotion affleure à chaque instant – grâce à l'intensité du souvenir et à la violence du rêve.



J'ai connu les carnivals d'avant 1914, leur délire explosif, leur rutilance ...

De plus, j'ai découvert en moi toute une série de complicités à la puissante fantaisie qui vous a dicté votre ouvrage. J'avais de la famille à la Guadeloupe et j'ai connu tout enfant ces oncles qui surgissaient, de temps à autre, avec une grandiose désinvolture, dans ma famille d'honorables commerçants. J'ai connu les carnivals d'avant 1914, leur délire explosif, leur rutilance, sur fond de bise aigre et de boue fiévreuse, et leurs lendemains désolés. J'ai occupé pendant sept ans un entresol de l'île Feydeau et j'ai connu le faste et la tristesse de ces grands appartements que vous évoquez si bien. (Les reflets de l'eau sur les beaux parquets en bois des îles, la sortie secrète sur la rue Kervégan, le balcon en fer forgé où l'on s'accoudait pour humer le vent d'Ouest au milieu des barbes et des boucles des divinités marines – habitées par les hirondelles ...)



sur l'île Feydeau

Hélas ! Comment vous parler aujourd'hui en critique ? J'ai la tête beaucoup trop fatiguée après douze jours de « grippe » où la fièvre a presque chaque jour atteint 40° sans que les médecins n'aient rien pu faire ni comprendre.

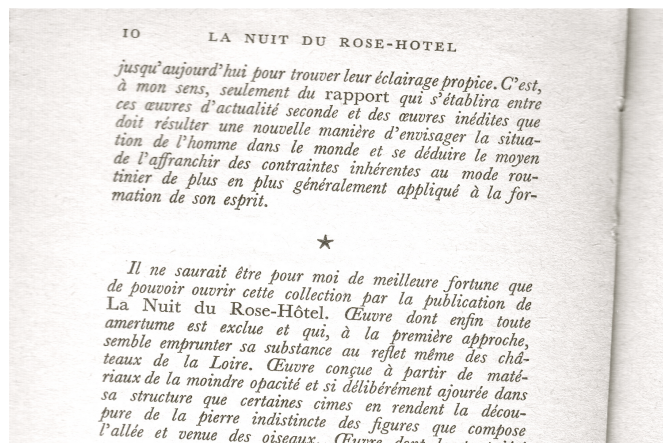
Mais le cœur est plein de feu pour vous dire mon admiration, ma sympathie, ma joie, ma gratitude. Je ferai lire *La Nuit* autour de moi. Je vous en parlerai.

Ne doutez pas, cher Monsieur, de mes sentiments fidèles,

Julien Lanoë

La préface de Breton contient de grandes beautés, par exemple tout le passage qui commence par « œuvre dont toute amertume est exclue » et qui est d'une exactitude miraculeuse. Mais je crains qu'à force de fréquenter la Chine, l'Inde, l'Amérique précolombienne et René Guénon, il finisse par disparaître dans le brouillard et les éclairs et ne devienne incompréhensible pour nous hommes de l'Ouest !

Excusez l'écriture d'un homme alité qui prend la plume pour la première fois depuis son ascension dans les hautes températures.



André Breton, préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*, 1949

2 Novembre 50

Cher ami,

Un charme maléfique m'empêche de vous écrire depuis un mois. Je suis de nouveau dans les fers jusqu'au cou : je veux dire replongé en pleine activité professionnelle, en circulation de Paris à Brest, et puis obligé de surveiller la rentrée scolaire de tous mes enfants et de seconder ma femme dans la conduite de ce troupeau de réfractaires (juste assez pour qu'ils ne dévorent pas la dompteuse). Mais tout cela n'explique pas du tout comment, devenu le prisonnier spirituel du Rose-Hôtel (au point de ne plus trouver de sérieux ni de couleur au monde extérieur qui m'entoure) je me sentais totalement empêché d'écrire à son auteur. Votre œuvre est en train de vous jouer un tour pendable. Elle menace de vous éclipser, cependant que votre lecteur, lui, est envoûté, lisant et relisant votre ouvrage comme on ne se lasse pas de remettre un disque aimé sur le phono ...

Oui, j'aime de plus de en plus votre Rose-Hôtel, et j'ai toujours dessein de vous dire pourquoi – mais c'est de plus en plus difficile à mesure que j'y rêve davantage.

« Dès réception de votre lettre », comme on dit en style commercial, nous nous sommes mis en rapport avec les Rennais, et nous attendons leur réponse. Pouvez-vous « approcher » Breton dès maintenant, lui annoncer ma prochaine visite ?

J'irai à Angers dès que j'aurai une journée de liberté. Je voudrais savoir la réaction de chacun. Le directeur de Gallimard m'a écrit que le livre suscite beaucoup d'animation. Tant mieux ! À bientôt cher ami. Pardonnez-moi : je suis vôtre – à un point excessif et je n'ai aucun désir de me libérer.

Je vous serre les mains très cordialement,

Julien Lanoë

Bien cher ami,

J'avais écrit avant-hier à André Breton, et je ne regrette pas d'avoir formulé mon invitation, même s'il ne peut l'accepter de suite, car elle m'a permis de lui dire mon admiration pour sa préface qui est un chef-d'œuvre digne en tous points des pages qu'elle précède.

Je vous remercie de l'accueil que vous avez réservé en même temps que M. Jean Petiteau, à M. Doulain – curieux et attachant personnage, amateur de la vie *sur les franges* et dont je vous reparlerai. Veuillez bien remercier votre neveu de lui avoir consacré aussi quelque attention.

Je serai aussi à Paris la semaine prochaine (je l'ai signalé à Breton en lui offrant d'aller me présenter à lui) et je vous demande de bien vouloir déjeuner avec moi le vendredi 17 – et peut-être aussi avec mon jeune cousin Guérin qui est devenu libraire Bd Saint-Germain. Voulez-vous que nous nous donnions rendez-vous à midi ½ sous le porche de l'église St Germain des Prés – ou dans le bas même de l'église s'il pleut ? Si vous étiez libre jeudi et non vendredi je pourrais encore m'arranger : mais prévenez-moi dès que possible. Ce sera une joie de vous revoir !

Grand merci pour l'article de Guérande⁹ dont l'enthousiasme prolix sera contagieux pour les Angevins, je l'espère. Voilà un homme sensible et vibrant. J'aimerais savoir écrire pour les journaux. J'essaye de mettre sur le papier l'essentiel de mes impressions sur votre ouvrage – mais il faudrait pour y réussir que je prenne un recul suffisant. Je ne suis qu'un reflet de vos personnages – et je trouve délicieux cet état second.

Je vous redis ma fidèle affection,

Julien Lanoë

⁹ Le critique Louis Guérande avait consacré le 6 décembre 1949 dans le journal *Ouest France* un portrait à l'écrivain, sous le titre *Maurice Fourré, homme de l'Ouest*

4 décembre 50

Bien cher ami,

Je vous sou mets ci-dessous le plan de la soirée nantaise du 11¹⁰.
Vous convient-il ?

1^e : introduction par moi-même

2^e : lecture du *Domino noir et blanc* par une dame (intelligente)

3^e : lecture empruntée à un inédit de Maurice Fourré sur M. Gouverneur, par l'auteur lui-même

4^e : présentation des Ambassadeurs avec lecture empruntée au *Congrès des sourires* par un professeur-poète-auteur-metteur en scène de la radio

5^e : brèves considérations sur la *Nuit du Rose-Hôtel* par moi-même

6^e : confidences par Maurice Fourré, suivies, en cas de besoin, d'un débat libre auquel nous conserverions bien entendu, le ton diplomatique (vigilance et contentement).

Je sollicite votre agrément à ce projet et d'autre part je vous serais reconnaissant de me dire si vous pouvez venir à Nantes dès dimanche, ce qui me ferait plaisir.

Mais je n'ose trop insister, car je n'ai plus de lit à vous offrir ailleurs qu'à l'hôtel. De toute façon, nous déjeunerons lundi dans l'intimité et dînerons avec l'état-major des « Amis des Lettres ».

Je vous adresse toutes mes amitiés en trop grande hâte

Julien Lanoë

¹⁰ Soirée organisée le 11 décembre 1950 à Nantes par Julien Lanoë pour la promotion du *Rose-Hôtel*, qui venait de sortir. Pour les détails, et notamment le texte de la conférence donnée à cette occasion par J. Lanoë, cf *Fleur de Lune* n° 12-13.

12 Février 51

Bien cher ami,

Comment m'excuser ? J'ai eu vraiment trop de travail, de déplacements, de soucis non pas graves mais variés et pressants. J'ai remis la lettre que je vous destinais parce que je la voulais étoffée de tout ce que je voulais vous dire et cela suffisait à en retarder infiniment la rédaction. Il me faut donc abandonner ce projet et vous dire seulement que je suis heureux des nouvelles que vous m'avez données : ne vous découragez pas de m'écrire, j'en serais affecté, même si je ne le manifeste pas. Dites-moi comment s'est passée la soirée de Rennes ...

La religieuse ursuline qui enseigne le français et la philo à mes filles a été enchantée du *Rose-Hôtel*. J'ai offert le livre à un grand homme d'affaires — très savant ingénieur d'un esprit infiniment distingué qui m'a déclaré que votre ouvrage était phosphorescent d'un bout à l'autre. Il l'a envoyé à son tour jusqu'en Amérique du Sud : c'est ce qu'on appelle la réaction en chaîne.

Avez-vous des nouvelles de Breton ?

Ci-inclus quelques notes extraites de ma petite préface de l'autre soir, tapée à votre intention par ma fille aînée¹¹. Ma femme vous adresse son souvenir le plus sympathique. Je vous assure de ma pensée très affectueuse.

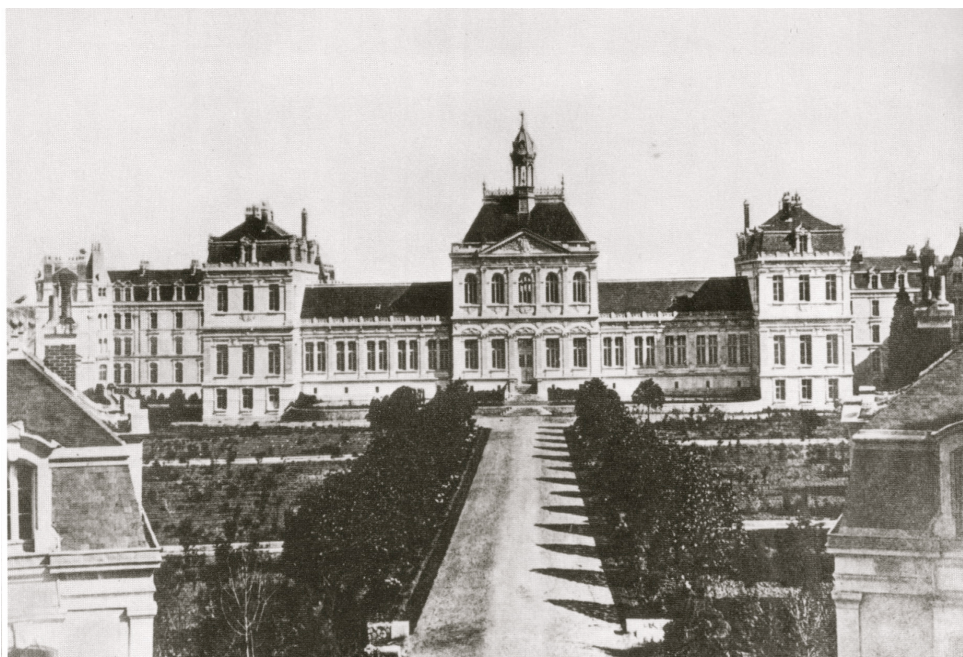
Julien Lanoë

¹¹ Cf. note 9 ci-dessus.

3. Les lettres des ecclésiastiques

Nous terminons cette évocation des amitiés fourréennes par deux lettres reçues à plus de dix ans d'intervalle, et qui ont en commun d'avoir été écrites par deux hommes d'église.

Prêtre (du diocèse d'Angers), mais aussi homme de lettres, Théophile Bonaventure Joseph Marie Civrays (1877-1958) a longtemps enseigné à l'Université catholique de l'Ouest, à Angers, dont Fourré, jeune retraité (il avait cinquante ans ...) a suivi assidûment les cours à partir de la fin des années vingt.



L'Université catholique d'Angers, fondée par Mgr Freppel en 1875, où Maurice Fourré a suivi bien des cours et rencontré bien des ecclésiastiques

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages d'intérêt local (du moins le supposons-nous, car nous ne les avons pas lus), comme *Le Roi René, amateur d'art*, ou *Histoire et géographie de l'Anjou*. Il est mort en 1958, un peu plus d'un an avant Maurice Fourré. Il figure très certainement parmi les tout premiers lecteurs de *La Nuit*. Sa "critique" (il faudrait parler plutôt d'une réaction de lecteur), si elle reste très générale, présente du moins l'intérêt d'être parmi les tout premiers échos que le roman de Fourré ait suscité et qui nous soit parvenu.

L'Abbé Charles Thomas, directeur du Grand Séminaire d'Angers, fut un ami proche de Fourré, peut-être même, disent certains, son directeur spirituel – si tant est qu'il en ait eu un.

Grand lecteur, et, contrairement à son collègue Civrays, critique éclairé, il a consacré à *Tête-de-Nègre* (publié chez Gallimard, à titre posthume, quelques mois après la mort de son auteur) un bel et long article, paru dans *Le Courrier de l'Ouest* en janvier 1960¹². Il écrivait, lui aussi, et, notamment, comme sa lettre ci-après l'indique, des poèmes : il en a composé un, en souvenir de Maurice Fourré, le jour même de sa mort. Nous l'avons reproduit dans un des numéros de *Fleur de Lune* (n° 21, mai 2009). Le revoici :

La Maine n'était plus qu'un miroir sans visage,
l'heure, qu'un aboiement de chien
le temps n'était plus rien
que la gageure d'un poème,
ce soir, très beau, où nous gardions nos souvenirs
en nous, comme des plaies qu'on aime.

¹² ... et repris dans *Fleur de Lune* n° 7

Théodore Civrays à Maurice Fourré

Angers, 8 février 1948

Cher Monsieur Fourré,

J'aurais bien retenu plus longtemps votre manuscrit si je n'avais eu peur de faire attendre quelques amis à qui vous l'avez sans doute promis et qui seront aussi heureux de le recevoir que je l'étais moi-même au commencement de cette semaine.

Après les conversations que nous avons eues à son sujet, je l'ai parcouru, vous le pensez bien, une fois, deux fois, en long, en large, en gros et en détail. J'aurais bien aimé le revoir encore ; votre travail en effet est de ceux qui méritent qu'on y revienne, et de celui-là aussi, comme de cet autre fameux, il faut de l'attention et du temps pour saisir toutes les intentions et (rature) extraire la « substantifique » moelle ...

Que vous en dirai-je, après vous avoir exprimé mes respectueux et très vifs remerciements de me l'avoir fait connaître ?

Ceci tout d'abord : c'est que moi qui, à votre exemple, suis liseur intrépide, universel, œcuménique et comme eût dit Valéry Rabaud [sic !] « vicieux » impénitent – ce vice impuni la lecture ... – et qui de plus commence à avoir beaucoup de bouteille, n'avais rien trouvé de semblable à ce que vous m'avez offert ... J'ai lu une première fois votre texte, surpris, puis charmé, comme on écoute la symphonie d'un maître de la nouvelle musique, me laissant porter par les différents mouvements et m'y abandonnant : andante, allegro, vivace, scherzo, dolce, etc ...

Il y a de tout dans votre original et peu banal roman. De la fantaisie, de la poésie, de l'ironie, de l'humour ... Un humour où je retrouve ce sourire un peu désabusé mais indulgent aux choses et aux hommes que je vous connais. Cela fait penser en littérature à Jarry, à Huysmans, au *Grand Meaulnes*, aux livres de Julien Gracq, aussi à Swift et à Mark Twain, et en peinture au Douanier Rousseau qui était tout de même un grand bonhomme avec aussi la vigueur réaliste d'un Courbet dans l'*Enterrement à Ornans*, et la fluidité, la vapeur poétique d'un Corot.

Je vous fais part ainsi d'impressions plutôt que d'un jugement bien net et bien motivé qu'il me faudrait beaucoup plus de temps que j'en ai aujourd'hui pour fixer dans ses traits essentiels et les mettre en formule. Je ne sais ce que vous en pensez vous-même, et ce que vous en diront les autres lecteurs, mais le chapitre qui m'a semblé le mieux venu et que j'ai préféré aux autres est le 13^e : *Le domino blanc*, avec sa description de Nantes et d'une enfance à Nantes. Toute l'histoire de Gouverneur m'a beaucoup plu, et si je n'avais la peur d'allonger encore une lettre déjà trop étendue, j'aurais reproduit ici certaines notations très exactes, très précises et très aiguës du caractère de Gouverneur et de Léopold, et qui me semblent tout à fait s'appliquer à l'auteur qui leur a donné la vie imaginaire de son roman.

Mais [je] vous reparlerai de tout cela plus au long et plus à loisir la prochaine fois, j'espère, que j'aurais le grand plaisir de vous rencontrer. En attendant et dès aujourd'hui, accueillez, se joignant à ceux de vos amis de Paris, mes compliments bien sincères et bien chaleureux et laissez-moi vous redire le témoignage de ma bien respectueuse et admirative amitié,

Th. Civrays

Charles Thomas à Maurice Fourré

Grand Séminaire, 36, rue Barra, Angers, M et L, ce dimanche
29/8 ?¹³/59

Bien cher Monsieur Fourré,

Partagé entre le désir très vif de vous retrouver quai Gambetta et celui de vous savoir à Pornichet dans un lieu favorable à la pensée et au repos, je crois quand même que cette petite carte vous atteindra sans difficulté ni détour. Elle vient cette carte vous apporter avec mes vœux très respectueux de « villégiature » profitable ceux non moins vifs de succès pour le « Caméléon » comme pour « Tête de Nègre ». Tout cela est en très bonne voie et va tambour battant. Bravo ! Et tout cela sera excellent.

Seul l'article sur D. Aury reste en panne¹⁴ pour des raisons extrinsèques. Il sortira très bientôt sans doute et j'y savourerai le ... ? avec tant d'autres. J. Callervaert, qui m'a écrit ces jours-ci, attend votre « Nuit du Rose-Hôtel » ; je lui ai répondu que moi-même j'attendais l'exemplaire que m'a promis Mme Faitrop [sic]. Il compte bien dans la « Cité » (belge) vous faire quelque chose. Nous en reparlerons.

De mon côté, j'ai repris le collier, en effet, bien reposé par dix jours au vert du pays de Retz. Mais tout de suite le travail m'a accaparé. Aujourd'hui même, alors que le soleil daigne revenir, 44 coups sonnent à l'horloge de ma petite existence. C'est peu et c'est beaucoup ! À Dieu vat !

Échec pour le prix R. Guy Cadou au Gué-du-Loir dimanche dernier. J'étais parmi les sept derniers retenus mais C'est Jean Laugier qui a remporté le prix. Petit malheur !

¹³ Il ne peut s'agir du mois d'août 59, puisque Fourré était déjà mort depuis plus d'un mois. Peut-être la lettre a-t-elle été écrite le 29 avril, ou le 29 mai ?

¹⁴ Ledit article intitulé "Un poème critique "Lecture pour tous, de Dominique Aury", qui sera le tout dernier écrit par Fourré, a finalement été publié dans le *Courrier de l'Ouest* le 23 juin 1959, une semaine après la mort de son auteur. Il a été reproduit in extenso par Philippe Audoin dans son ouvrage sur Fourré, et nous invitons les lecteurs intéressés à s'y reporter.

Par contre mardi soir 21 avril à 22h10 sur Rennes Bretagne (France II), Denise Bernal (?) va me consacrer une ½ heure – si vous avez une ½ heure à perdre ... Je ne sais pas du tout ce qu'elle va dire ...

Passez encore une fois cher Monsieur Fourré de très belles heures printanières, bercé par les murmures de l'Océan calmé, et à bientôt la joie de vous retrouver près de la Maine.

Bien respectueusement et fidèlement,

Charles Thomas



Pornichet, jardin d'une pension de famille (Saint-Gabriel ?) où Fourré passa de longues heures, au fil de ses nombreux séjours.

PS Ci-joint une petite photo de mon frère quelques heures avant de ... ne pas vous rencontrer à Saint-Gabriel¹⁵, le 7 avril dernier.

¹⁵ La pension de famille tenue par les Sœurs de Saint Gabriel de Bonne Source, à Pornichet, où Fourré séjournait souvent, et où il a passé les dernières vacances de sa vie, au printemps 1959.

À BÂTONS ROMPUS

de *Fleur de Lune aux Fleurs ...* de l'autre

*Une prière enfin : relisez La Nuit du Rose-Hôtel.
Elle me permettra de conclure en empruntant la voix
de Baudelaire : "Le prologue est fini, et je puis
promettre au lecteur, sans crainte de mentir,
que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante,
la plus compliquée et la plus splendide
vision qu'ait jamais allumée sur la neige
du papier le fragile outil du littérateur".*

Julien Lanoë
compte-rendu de *La Marraine du Sel* (NRF, 1956)

... Le vrai persécuteur de Baudelaire, celui qui lui faisait venir des sueurs froides, qui inquiétait ses insomnies, c'était Antoine Arondel. Arondel, peintre d'histoire à ses heures, mais homme au sens pratique, avisé antiquaire. Arondel qui avec un tact infini savait vous mettre la main sur le cœur, non loin du portefeuille. Arondel "qui depuis vingt ans qu'il m'assassine, écrira le poète, ne sait pas encore l'orthographe de mon nom". A.-R.-O.-N.-D.-E.-L !

En lisant ces lignes¹⁶, le sang de Tristan n'a fait qu'un tour : "*Arondel*", voyons, ça ne pouvait être que l'origine littéraire du patronyme fictif de Clair *Harondel*, le sémillant héros de *La Marraine du sel* !

Simple coïncidence ? Voire !

¹⁶ in Etienne Dhérissart, *Une prière pour Baudelaire*, Éditions Emmanuel Philippon, Paris, 2012, p. 217

Dans l'état actuel des recherches, évidemment, rien ne prouve que notre Maurice ait été avant 1954-1955, date de rédaction de *La Marraïne* (son deuxième roman), un lecteur assidu de telle ou telle biographie, plus ou moins romancée, de l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Mais si tel a bien été le cas, la triomphante sonorité du nom de ce drôle d'oiseau, propice à toutes les analogies volatiles, n'a pu que le séduire : pour *Y VOIR CLAIR*, il n'y avait qu'à le confier (le *H* initial en plus), à son nouveau personnage, beaucoup plus ... séduisant, au point de faire l'objet d'une jalousie qui manquera lui être fatale : celle de Mariette, sa vieille maîtresse agonisante, dont très vite le lecteur comprend qu'elle n'a pas hésité à supprimer un mari gênant, Abraham Allespic, mercier à Richelieu (Indre-et-Loire).

– Comment ça, Mariette ? Tu as bien dit *Mariette* ?

– Mais oui, pourquoi ?

– "Faire tous les matins ma prière à Dieu, à mon père, à *Mariette* et à Poe", ça te dit quelque chose ?

– Ah, bon sang, mais oui, bien sûr ! *Mon cœur mis à nu* ! Mariette, la servante au grand cœur ...

– Et ce n'est pas tout !

– Ah bon ?

– Pour Fourré, deux Baudelaire valent mieux qu'un : il y a le héros : *Harondel* – mais aussi l'héroïne : *Mariette* !

– Tiens, oui, c'est marrant ... Du coup, il ne manque plus que le général Aupick, le beau-père détesté de Baudelaire.

– Pas du tout : *Aupick*, *Allespic*, même combat, non ?

– C'est vrai que dans la *Marraine*, Mariette, elle pique ...

– Comment ça ?

– Ben elle pique ... plein d'épingles, un peu partout, dans des cœurs de veau, ou les figurines de cire, pour ses maléfices ... Et elle *pique* Clair à ses conquêtes qui sont multiples : rappelle-toi, quand il essaye de fuir Mariette en quittant Richelieu, je te cite ça de mémoire : "Vas-tu sauter (sic) mon petit Clair pour une semaine à Tours, où ta Bichette, noire et fondante comme un pruneau, serait si contente ? ; ou faire un bond jusqu'à Paris, pour surprendre Patricia-la-dorée, au sixième étage de la rue des Martyrs ? ... ou découvrir ... dans ton rétroviseur les flèches de Richelieu, empoisonnées par la passion ?"

– Oui, c'est vrai. Mais parfois, c'est l'*Harondel* qui *pique* ... du bec!

– Il ne restait plus à cette pauvre *Marraine* qu'à lui mettre *du sel* sur la queue !

– Elle a essayé, mais ça n'a pas marché. En tout cas, on peut dire que *Marraine*, *Ma...reine*, *Marianne*, *Mariette*, *Mariée* sont autant de variations sur un même thème, dans notre belle République centralisée, prévue par l'Ancien Régime et par le tout-puissant Cardinal ...

– Mais oui ! Et après le grand Charles et ses *Fleurs du Mal*, on pourrait dire que Maurice avec sa *Nuit du Rose-Hôtel* a eu bien des déboires avec le pouvoir central de l'institution littéraire française ...

– Oh, quand même ... À soixante-quinze ans, se voir publier chez Gallimard avec une préface du "pape du surréalisme", il n'avait pas trop à se plaindre.

– Si, si, quand même : du Figaro, par exemple, dont le critique, un homme acide appelé André Rousseaux, a détourné beaucoup de lecteurs d’aller passer une nuit au *Rose-Hôtel* ... De Breton lui-même, qui, après l’avoir porté aux nues, l’a laissé tomber comme un cadavre exquis. Et puis de Gallimard, qui lui a fait plein de misères avec *Tête-de-Nègre*, il a dû le recommencer trois fois, au point que finalement, il n’aura même pas pu le voir sorti en librairie. Sans Paulhan, d’ailleurs, on n’aurait rien vu du tout.

– Alors tu crois que Fourré se prenait pour un “auteur maudit” ?

– Ya des chances ! Et de ce fantasma de malédiction, il n’a pu se délivrer qu’en se jetant, à corps perdu, sur *La Marraine*, qui est un peu une nouvelle *Fleur du Mal* – et pas encore ... *de Lune*.

– De toute façon, à ce stade, personne ne l’attendait vraiment au tournant ...

— Non, le pauvre ! Mais quand même, on peut dire que sous l’égide de Paulhan, de Queneau, et même de Gaston, le vieux Fourré est sorti de tout parrainage purement “surréaliste”, pour être finalement reconnu comme un “auteur Gallimard” à part entière. Et s’il avait vécu plus longtemps, je te parie qu’il aurait vu son *Caméléon* paraître sous couverture blanche (avec une belle bande rouge !), et même, pourquoi pas, *Fleur de Lune* – et il aurait peut-être décroché le Goncourt, va savoir !

– Tu crois ? Oui, après tout, pourquoi pas ... Nous y croyons bien, nous, à Fourré, et dur comme fer, cinquante ans après. Bon, c’est vrai qu’il n’est pas très facile à lire, mais les lecteurs finiront bien par comprendre.

– Quoi ?

– Eh bien, que, sous le camouflage de l'ornementation maniériste, dont l'excès confine au baroque (et même à la préciosité), et sous couvert des "plantagenettes" angevines d'un pittoresque de chef-lieu, Fourré nous raconte "une histoire pleine de bruit et de fureur".

– Alors, ce n'est pas de la "poésie pure", selon toi ?

– Oh, moi ... je pense que la "Poésie", c'est la *(re-)création* perpétuelle du monde. À l'origine, elle est destinée à transmettre oralement la mémoire d'une imagerie *légitime*, c'est-à-dire, étymologiquement, "qui doit être lue". Les vers, libres ou non, en expriment la quintessence épique, lyrique ou satyrique : n'*exprimer*, à l'oral ou à l'écrit, aucune autre substance organique que cette quintessence, c'est ça, le *rêve* du poète. Le romancier c'est différent, il veut raconter telle ou telle histoire selon la vraisemblance logique de son déroulement, *comme si elle était vraie*.

Mais finalement, à mon avis, que ce soit sous l'angle de la mythologie héroïque, fantastique ou érotique, du réalisme ou même du surréalisme, il n'y a pas de contradiction fondamentale entre "la Poésie" et "le Roman".

– Oui, je suis d'accord. Entre un genre littéraire et l'autre, il n'y a qu'une distinction *formelle*. Et d'ailleurs elle peut être abolie, dans un sens ou dans l'autre, selon le degré d'*accomplissement* auquel l'auteur est parvenu.

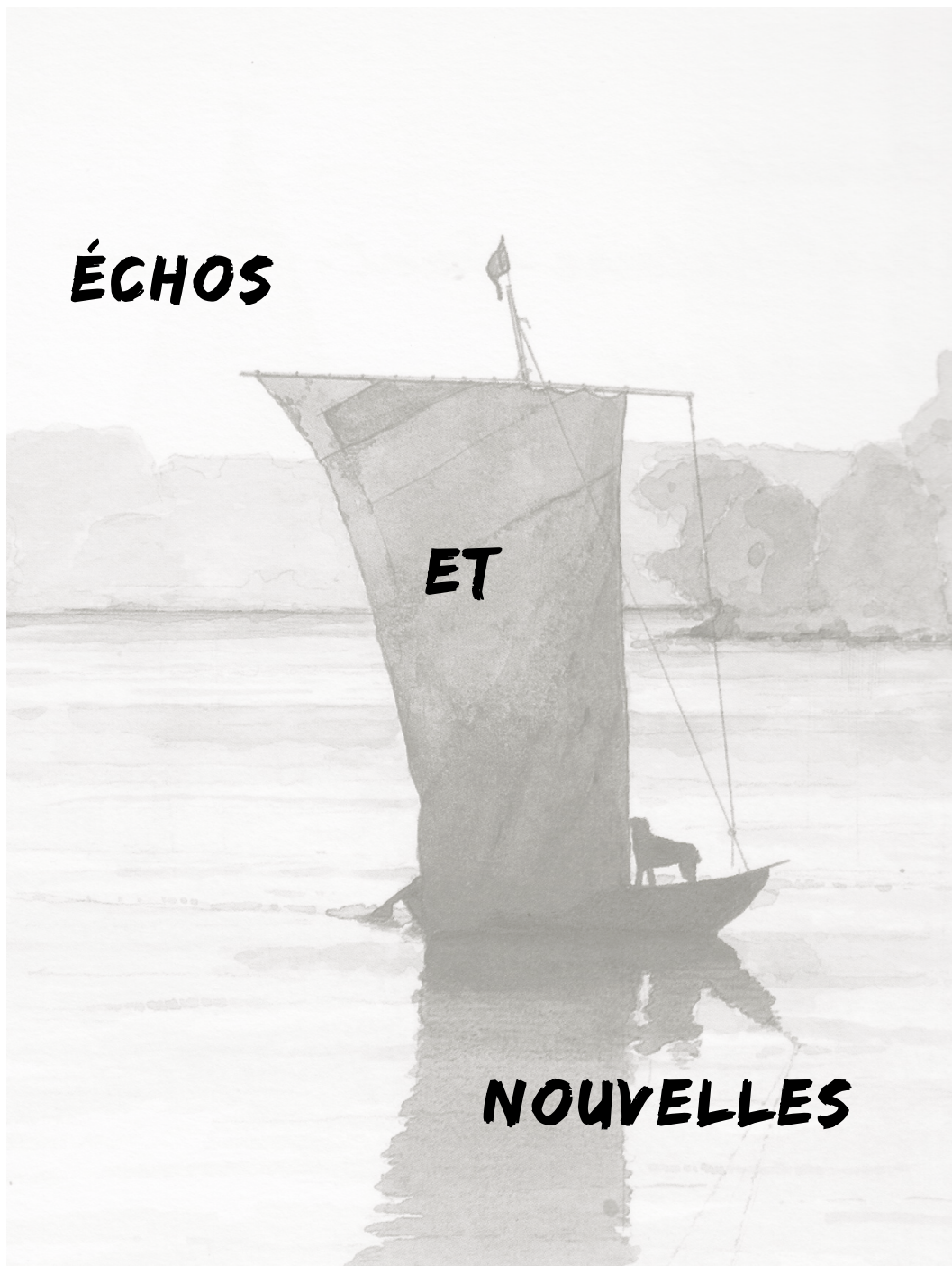
– Eh oui ! Et Fourré, comme Gracq et leur émule *Hardellet* – imprévisible diminutif d'*Harondel* – en est un bon exemple ...

Bruno Duval
en conversation avec **Tristan Bastit**

ÉCHOS

ET

NOUVELLES



FOURRÉ AU CINÉ

Femme Bourrée Recherche Homme Fourreau ...

Dans le Paris des années 60, d'insolites crimes en série troublent la tranquillité publique. Le 22 mars 1968, Hélène Picard, prostituée condamnée à mort en 1966 pour meurtres multiples de consœurs, est exécutée par Louis Guilbeau, bourreau de son état. Alors que des crimes, similaires à ceux d'Hélène Picard, reprennent inexplicablement, Louis G. noue une intrigue amoureuse avec Solange, l'inspectrice chargée de l'enquête ...

Tel est le résumé de *La femme bourreau*, film réalisé, en mai 68, par Jean-Denis Bonan, avec, dans le rôle principal, l'acteur Claude Merlin, membre fondateur de l'AAMF et aussi metteur en scène, notamment de sa propre adaptation théâtrale de la tétralogie mauricienne¹⁷.

Ce n'est pas nuire à la carrière différée d'un film dont la diffusion a été censurée jusqu'à cette année que de révéler que ledit rôle principal est en réalité un double rôle : celui du Bourreau lui-même, et celui de son propre travesti, qui reprend à son compte les activités criminelles d'Hélène Picard.

Il n'entre pas dans l'objet social de l'AAMF de rendre compte de l'activité personnelle de ses membres hors de leurs efforts en faveur de la reconnaissance publique de Maurice Fourré. C'est pourquoi nous avons demandé à Claude Merlin s'il existait des liens entre le film et notre écrivain.

Voici sa réponse :

On peut toujours trouver des passerelles entre Femme Bourreau et Homme Fourré [...].

¹⁷ *Les Éblouissements de Monsieur Maurice*, donné à Paris au *Lavoir moderne parisien* en 1998 et 1999.

J'en vois quelques-unes : le crime (et particulièrement la femme criminelle, Guillon me disait que Fourré avait un goût prononcé pour les faits divers et se repaissait de la lecture de *Déetective*) ; la proximité du Surréalisme aussi, bien sûr ("*notre reporter André Breton*"), le thème du double, un mélange d'imaginaire fantaisiste et d'inscription géographique quasi documentaire, etc ..., mais surtout le destin singulier de l'œuvre, surgissant après près de cinquante ans d'absence, son caractère inclassable, bousculant les codes et les genres ... mais tout cela peut sembler un peu forcé [...]

Forcé ? Non, nullement. Par-delà leur longue gestation, et, aussi, parfois, l'accueil d'un public incompréhensif, des liens existent en effet entre ces œuvres. Quand Claude, tout jeune acteur, incarnait le personnage principal de la *Femme Bourreau*, il ne savait rien encore des livres de Fourré, lequel était déjà mort depuis dix ans – mais les deux œuvres se parlaient déjà. "Le temps est un curieux accordéon, qui s'allonge et se replie entre les vieilles mains à toutes les musiques de l'évènement", expliquait Fourré il y a longtemps, très longtemps, bien avant que *La Femme Bourreau* soit sortie de l'imaginaire de son réalisateur, et de son principal acteur.



Après des années d'interdiction, de rejet,
de mépris...

Les films de Jean-Denis Bonan
TRISTESSE DES ANTHROPOPHAGES (1966)
LA FEMME BOURREAU (1968)

sortiront en salle le mercredi 11 mars 2015

tous les jours à 19 heures 50
le dimanche à 15 heures 40
au cinéma L'ENTREPÔT
7, 9 rue Francis de Pressensé Paris 14e
métro Pernety



POSTÉRITÉ DE PHILIPPE AUDOIN

Dans le microcosme littéraire de la fin du siècle dernier, la figure de Maurice Fourré demeure liée à celle, trop tôt disparue, de Philippe Audoin, auteur d'une monographie restée unique à ce jour : *Maurice Fourré, Rêveur définitif*, Le Soleil noir, 1978.

Dans le numéro 30 de *Fleur de Lune*, nous rendions compte, à l'automne 2013, de *Quelle histoire, un récit de filiation*, ouvrage du fils de Philippe Audoin, Stéphane Audoin-Rouzeau, historien de la Grande Guerre. Passant de l'histoire générale à l'histoire familiale, il y dressait le portrait de son père, représentant d'une génération aux prises avec un passé féroce, celui de la première guerre mondiale. Il évoquait aussi l'implication enthousiaste de Philippe Audoin dans les activités du groupe surréaliste, et son admiration éperdue pour André Breton.

Au témoignage précis, voire scientifique, du fils, nous pouvons désormais ajouter celui de la fille de Philippe, Frédérique Audoin-Rouzeau dite Fred Vargas (photo-ci-dessus), archéozoologue médiéviste, auteur de poétiques romans policiers qui lui ont valu un vaste succès public et critique. Dans son dernier opus, *Temps glaciaires*, elle met en scène une enquête criminelle qui mènera le commissaire Adamsberg jusqu'aux neiges éternelles de l'Islande, et aussi sur les traces d'une troupe de comédiens amateurs qui se plaisent à faire revivre, jusqu'au crime, les figures de la Terreur.

Desnos et Breton admiraient Robespierre [confie-t-elle à Marie-Pierre Delorme, dans le *Journal du Dimanche* du 22 février 2015]. Il y avait un fanatisme et un extrémisme revendiqués par la révolution surréaliste. Mon père n'y adhérait pas, mais Robespierre et Nerval [sic] faisaient partie des visiteurs de la maison.

J'ai toujours entendu parler d'eux. Robespierre est un personnage fascinant et énigmatique. Il s'est sans doute figé, à l'âge de 6 ans, avec la mort de la mère et l'abandon du père. Il est un philanthrope devenu un dictateur. Robespierre s'est vidé de tout sentiment, dans un processus de purification sans fin. Il s'est mis à guillotiner des concepts plus que des êtres.

Ce n'est pas la première fois depuis la parution, entre les deux guerres, du *Manifeste du surréalisme* que le terrorisme imaginaire figuré par l' "acte surréaliste le plus simple" est, sous sa forme de terrorisme intellectuel bien réel, reproché aux surréalistes.

Il est vrai qu'au fil des décennies, son usage est devenu de plus en plus modéré. Il n'empêche qu'au sein du dernier groupe réuni autour de Breton, le complexe de Robespierre continuait, en vase clos, à faire des ravages : le processus d'inclusion/exclusion pouvait frapper tel ou tel membre suspect à tout moment.

Mais écoutons encore Vargas :

J'ai créé, avec le commissaire Adamsberg, un double inversé [de moi-même]. Il n'est pas inhumain, mais tout glisse sur lui. C'est un personnage dansant. Je suis le contraire de ça... Mais le personnage de son adjoint, Danglars, a été inspiré par mon père.

Le lecteur de Vargas n'ignore pas que ledit Danglars, qui est un puits de science, est porté sur la bouteille ; la phrase suivante revêt, dans la bouche de sa créatrice, une ironie particulière :

Mon père connaissait tellement tout que le terrain était asséché d'avance.

Comme l'a dit un grand poète : "No man is an *Ice-land*."

C'est là que le mythe littéraire de l'*Islande*, terre glaciale, rejoint celui de Robespierre, prophète des *Temps glaciaires* qui, sous le rapport du terrorisme d'État, sont aussi les nôtres.

Sous son masque de carnaval, Maurice Fourré doit bien rire de cette trop réaliste revanche du terrible baron *Tête-de-Nègre* ...

EX VOTO

J. Simonelli, qui, pour notre plus grand profit et plaisir, a si bien su déchiffrer et décortiquer le contenu du cahier de notes préparatoires à *Fleur de Lune*, le roman mort né de Fourré (qui aurait dû être son cinquième), a eu, au cours de son travail de bénédictin¹⁸, une heureuse surprise : sur la troisième page de couverture du précieux cahier était collée une page provenant d'un cahier différent ... Et, en décollant délicatement cette page, il a mis au jour un étonnant document : un projet de plaquette de poèmes, que Fourré a constituée à partir de divers fragments de ses livres, et qui semblerait être le programme d'une soirée poétique et/ou musicale.

L'ensemble de ce montage, concocté par Fourré, et intitulé par lui *Ex Voto*, est du plus grand intérêt, et, dûment mis en scène, offrirait un spectacle original (lecture chorales et à deux voix alternées, avec mise en espace, musique, images et décors correspondants).

En attendant de pouvoir un jour monter un tel spectacle, J. Simonelli et l'AAMF ont décidé de publier une version illustrée du texte.

Nous ne vous en dirons pas plus, si ce n'est que la chose devrait paraître à la fin de cette année 2015 ... Jusque-là, patience dans l'azur.

¹⁸ dont les résultats ont été publiés dans *Fleur de Lune* n° 30, 31 et 32.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ
(AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : [www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS
BESOIN DE NOMBREUX MEMBRES POUR
DONNER À L'ŒUVRE DE MAURICE FOURRÉ TOUTE LA
PLACE QU'ELLE MÉRITE.**

Fleur de Lune n° 33 - Premier semestre 2015

Ill. de couverture et pages intérieures : Pascal Proust, courtesy Le Polygraphe éditeur et P. Laurendeau. Pour le reste, documents et cartes postales anciennes.